

Je m'appelle Eve Milbert. À mon mariage, j'ai adopté le nom de Heusbourg.

Où et quand êtes-vous née ?

Le 12 avril 1933 à Noertrange. Nous possédions une petite ferme avec deux vaches, deux cochons, deux douzaines de poules. Et nous avons notre propre potager. Nous ne devions donc pas acheter de légumes et nous avons toujours suffisamment à manger.

Lorsque la guerre a commencé, je venais de faire ma première communion. Au début, les gens venaient du sud du pays. Ils pensaient avoir vécu l'horreur, parce qu'ils ne pouvaient plus acheter de vivres dans les magasins. Chez nous, il y avait un couple qui avait recueilli une jeune fille d'une vingtaine d'années. Elle avait été opérée et était venue directement de l'hôpital chez nous, dans le nord. Elle était encore très faible et malade. C'était avant l'offensive.

Quels sont vos souvenirs de votre quotidien à l'époque ? Comment était-ce à l'école ?

Au début, j'étais encore en deuxième année primaire. Ensuite la guerre a éclaté. Durant la guerre, nous avons une demi-journée de cours et le lendemain, nous allions dans la forêt pour faire du sport. Et nous étions forcés de rejoindre les jeunes hitlériennes. Nous recevions alors une carte de membre. Le matin, tous les jeunes de la commune de Brachtenbach devaient se rendre par tous les temps dans les locaux des associations à Niederwampach. Ils nous y montraient des films de la guerre. Nous y voyions comment les gens étaient fusillés ou mouraient de faim. Ensuite, nous devions à nouveau aller faire du sport sur la colline qui se trouvait derrière les locaux des associations. Ce jusqu'à 18 heures, après quoi nous devions retourner à pied à la maison.

À quoi ressemblait la situation au village durant la guerre ? Aviez-vous suffisamment à manger ?

A un moment donné, on nous a distribué ces tickets de ravitaillement. Ils indiquaient la quantité des différents vivres à laquelle nous avons droit. Il y figurait même du chocolat, ce que nous ne connaissions pas auparavant. Tous les mois, nous avons droit à 2 morceaux de chocolat.

Était-ce lorsque les Allemands sont arrivés ?

Oui, durant la guerre.

Comment faut-il s'imaginer la vie quotidienne au village ? Pouvez-vous aller à l'école, pouvez-vous jouer ?

Oui, nous pouvions jouer. Le soir, des officiers SS patrouillaient dans les rues avec leur chien.

Viviez-vous mieux que les gens qui n'avaient pas d'exploitation agricole ?

Oui, ceux du Sud venaient chez nous. Auparavant, ils avaient l'habitude de dire qu'ils ne remontaient pas à l'Oesling à cause de la mauvaise odeur qui y régnait. Tout à coup, ils étaient heureux de pouvoir venir chez nous. Il faut croire que les paysans ne sentaient plus mauvais. Chez nous, ils avaient de quoi manger.

Lorsqu'on nous a dit que les Allemands revenaient, nous nous sommes rendus dans la maison natale de ma mère. Il devait être 13 heures. Mon père et les autres adultes disaient que s'il n'allait pas « chauffer » cet après-midi-là, tel ne serait plus jamais le cas. Et à 13 heures précises, les chasseurs-bombardiers sont arrivés. Environ cinq ou six, et ils se sont mis à tirer à un rythme effréné. Après ça, la moitié du village était en cendres. L'église avait survécu à l'attaque. Seules les fenêtres étaient brisées. Dans notre rue, il n'y avait pas une seule fenêtre de brisée. Seule la maison d'en face était détruite. C'est là que vivaient mes futurs beaux-parents. La famille qui habitait la maison à l'entrée

du village un peu plus haut était descendue au village parce qu'elle craignait que sa maison ne fût touchée la première. Il aurait été préférable qu'elle y reste. Chez eux, pas une fenêtre n'avait volé en éclats, mais en bas du village, chez leur famille, le père était tué. À l'arrivée des Américains, un de ses fils et deux autres jeunes hommes du village trouvaient une espèce de petite boule sur un chemin. Un passant du village leur disait de s'en débarrasser, qu'il s'agissait d'une grenade à main. Ils ne l'ont pas écouté et ont joué avec. L'homme a raconté plus tard qu'il avait avancé à peine d'un demi-mètre lorsque la détonation s'est produite. Tous les trois étaient morts. Cette famille de la maison à l'entrée du village avait donc déjà perdu un fils, puis le père, après quoi un autre fils est tombé au combat. Par la suite, une des filles est décédée. Et la plus jeune fille avait la poliomyélite. Dans la dernière maison de notre rue, la mère était décédée, et les deux filles de 12 et 13 ans ont dû continuer à gérer l'exploitation avec leur père. Quelques maisons plus loin vivait une famille nombreuse. La mère voulait emmener ses filles chez un membre de la famille où c'était plus calme. C'était avant l'arrivée des chasseurs-bombardiers. Elles sont parties et, à un moment donné, la femme est revenue. Elle ne pleurait pas et disait que le Seigneur avait encore partagé avec elle. Sa fille cadette, que la femme tenait par la main, avait été littéralement décapitée. Elle ne pleurait pas. Elle avait un autre fils, disparu pendant la guerre. Une de ses filles n'avait pas voulu l'accompagner, ce pour quoi sa mère l'avait encore grondée. Il faut croire que ce n'était pas encore son tour. Et le tenancier du bistrot et sa belle-sœur ainsi que la fille aînée, dont le fiancé avait été tué au même endroit que la petite qui avait été décapitée, avaient été projetés dans l'étable par l'onde de choc. Ils étaient morts eux aussi. La tenancière du bistrot et les autres femmes qui remontaient étaient couvertes de tout ce sang. Et dans le bistrot - c'est ce que racontait mon futur mari - il se trouvait une centaine de jeunes hommes debout les uns contre les autres, tous morts. Ils n'étaient pas tombés à terre, parce qu'ils étaient si serrés. Tout cela s'est produit en à peine une heure. Dans la maison en face de l'église, un homme et son fils se trouvaient à la porte de l'étable. En raison de l'onde de choc, l'homme avait été projeté contre les platanes près de l'église. Il n'était pas mort, mais s'était violemment cogné la tête. Les séquelles en sont nettement apparues plus tard. L'on pouvait discuter avec lui, par exemple de vin – il était originaire de la Moselle. Il se souvenait de tout du passé, mais ne parvenait pas à mémoriser des événements plus récents.

Combien de personnes sont mortes lors de l'attaque à Brachtenbach ?

Dans une maison, la mère, plus bas trois, puis un autre, ce qui fait déjà cinq. Ensuite, dans une cave, le fils de la maison, donc six. Puis, dans une autre maison, encore quatre. Cela fait donc dix. Et dans le bistrot, il y en avait trois. Donc treize. Je pense qu'ils étaient dix-sept au total. Le bistrot et les étables étaient complètement détruits. La maison en face de celle de mon cousin aussi. Et plus haut, l'autre bistrot était lui aussi détruit. Et notre école. Dans l'étable où nous nous trouvions, les fenêtres avaient volé en éclats. L'on priait toujours dans l'étable. À l'arrivée des avions, il y avait plein de soldats couchés dans le long couloir. Ma mère s'est approchée de l'un d'eux et lui a pris la main. Il s'est laissé faire et elle l'a invité à prier avec nous, pour que tout se passe bien. Il a répondu qu'ils ne pouvaient pas prier avec nous, qu'ils avaient leur propre prière pour leurs camarades pour le cas où ceux-ci tomberaient au combat. J'ai raconté cela plus tard à mon mari. Il l'a confirmé. Ils avaient aussi une prière pendant la guerre. Il avait été enrôlé pendant trois ans. Il la connaissait encore. C'était une belle prière. Ils la priaient pour leurs camarades tombés au combat. S'ils étaient gravement blessés, les autres devaient les emmener. Ils n'avaient pas le droit de les laisser sur place. Une fois l'offensive terminée, nous sommes restés encore une semaine dans la maison natale de ma mère. C'est là que les disputes entre nous ont commencé. L'un était d'avis de ne pas être bien installé pour dormir, nous nous gênions mutuellement, etc. Notre grand-mère était restée à la maison. Elle craignait que, sinon, ils ne lui prennent tout. Elle avait peur pour ses beaux draps et ses meubles. Mais ensuite, elle est tombée malade. Un officier SS était logé dans une chambre chez elle, elle l'appelait et lui disait

qu'elle souffrait terriblement et qu'elle avait besoin d'un médecin. L'infirmier se trouvait dans la maison voisine. Un des médecins est venu la voir et lui a donné un anti-douleur. L'officier SS lui a dit qu'il serait encore chez elle une semaine - ils étaient répartis partout dans la maison, dans les deux salons, même des soldats blessés. Il a dit qu'il devait s'en aller dans une semaine, après quoi ce ne seraient plus des officiers SS qui viendraient, mais d'autres. Elle devait faire en sorte de quitter la maison d'ici là. Sinon, tant pis pour elle. Il était bien intentionné à son égard.

Comment avez-vous vécu la fin de la guerre ?

Je ne peux pas en dire beaucoup, j'étais encore jeune.

N'y a-t-il pas eu de fête ?

Après l'offensive, lorsque tout était terminé, les morts ont tous été mis sur des charrettes à lait et emmenés dans une fosse commune au cimetière. Le prêtre s'y trouvait et a dit aux hommes qui creusaient la tombe - deux de mes oncles en faisaient partie - de venir le voir dans la sacristie lorsqu'ils auraient fini, parce qu'une bouteille de liqueur les y attendait. Ils l'avaient bien mérité. Et le prêtre aurait aussi raconté avoir été averti par les Allemands que tous les habitants de Brachtenbach seraient fusillés, et que si cela ne lui convenait pas, il serait lui aussi fusillé. Il leur aurait répondu qu'il n'avait rien à perdre, qu'il n'avait pas d'enfants et qu'il n'était pas marié. Qu'ils étaient libres de l'abattre. Je pense qu'ils l'ont épargné parce qu'il leur a dit cela très sérieusement.

Combien de temps la reconstruction du village a-t-elle duré ?

Cela a duré longtemps. Il y a eu pas mal de tricherie. Du fait de l'offensive von Rundstedt, l'argent ne manquait pas. Il y avait là cette famille à Koerich, la femme était originaire de Brachtenbach, ils y tenaient le bistrot. Ils s'étaient ralliés à la cause allemande. Lorsque tout est rentré dans l'ordre au Luxembourg, le mari a été mis en prison. Parce qu'il avait collaboré. Les garçons de Brachtenbach, qui s'étaient réfugiés là-bas, venaient mendier dans toutes les maisons de la nourriture pour la femme et ses trois enfants.

Quel est votre souvenir de cette reconstruction ?

De nombreux ouvriers sont arrivés et ont commencé par nettoyer. Il fallait enlever tous les gravats. Ensuite, les maisons ont été reconstruites successivement. Certains ont dû attendre plus longtemps que d'autres. Puis, il a fallu acheter de nouveaux meubles. Il y avait beaucoup de vieux meubles que l'on pouvait récupérer gratuitement. La maison de mon futur mari était la plus belle du village. Ils étaient menuisiers et pouvaient fabriquer eux-mêmes les planchers, les portes, etc. Ils avaient vraiment de belles portes.

Il fallait digérer tout cela. Dans notre fournil, il y avait aussi des soldats. Ils avaient mis de l'eau dans les abreuvoirs des vaches et avaient fait du feu. Ma grand-mère disait toujours qu'il fallait leur apporter à manger. Elle leur apportait du café. L'un d'eux était couché à côté de l'abreuvoir et les autres ont dit qu'elle n'avait plus besoin de lui donner quoique ce soit. Elle leur a répondu qu'elle voyait elle-même qu'il était malade, mais qu'elle voulait malgré tout lui donner quelque chose. Lorsqu'elle s'est approchée, elle a vu qu'il avait déjà rendu l'âme. Et nous en avons un aussi assis chez nous dans la cuisine. Il était recroquevillé sur une chaise avec le visage crispé. Lorsque ma grand-mère lui a demandé ce qui n'allait pas, il a répondu qu'il avait attrapé une balle dans le ventre. Ce n'était qu'un petit trou. Mais il est également décédé par la suite.

Que diriez-vous aujourd'hui après tout ce temps ?

Que cela ne doit plus jamais se reproduire. C'est ce que tout le monde dirait.

Quelle est l'expérience qui vous a le plus marquée ?

Le pire, cela a été le moment où les chasseurs-bombardiers sont arrivés. Nous priions tous les jours dans l'étable et avons décidé de construire une chapelle en face de l'étable si tous ceux qui se trouvaient dans l'étable survivaient. Et c'est ce que nous avons fait. Nous n'avions pas de statue de la Sainte Vierge, mais le curé en avait encore une au grenier. Nous l'avons habillée, et à chaque fois qu'une jeune fille se mariait, elle déposait son bouquet de mariée près de cette statue. Et lorsqu'on avait donné naissance à un enfant, le curé nous bénissait devant la statue. Aujourd'hui, l'on en rit. Mais c'était ainsi à l'époque. Je me souviens que ma grand-mère m'y emmenait. Le curé priait près de la statue de la Sainte Vierge et il fallait lui donner une aumône.

En a-t-on encore parlé après la guerre ? Comment a-t-on assumé ces souvenirs ?

On célébrait une fête près de cette fosse commune. Ces personnes n'y avaient été enterrées que temporairement. Plus tard, le cimetière a été déplacé. Toutes les tombes – à part celles des personnes mortes durant l'offensive - étaient ouvertes et on en a extrait les dépouilles. Et après la mort, il est vrai que les cheveux continuent de pousser. Ils avaient fabriqué à l'atelier de beaux cercueils en contreplaqué, dans lesquels les dépouilles mortelles étaient placées. Ensuite, l'on a creusé une nouvelle fosse commune, et ceux qui n'étaient pas tombés au combat, mais qui étaient déjà enterrés dans les tombes, ont trouvé leur dernière demeure de l'autre côté, là où ma mère reposait déjà. A l'époque, lorsqu'il y avait encore la messe, les vêpres et le salut le soir, nous allions nous recueillir devant notre tombe et ensuite devant la fosse commune. Il ne faut pas oublier qu'ils étaient morts au combat pour nous. L'on célébrait également une messe solennelle à leur intention avec plusieurs curés.